

HOMÉLIE CONTRE LE DÉSESPOIR

Qu'il ne faut jamais désespérer de soi-même, ni prier contre ses ennemis, ni se décourager parce qu'on ne sera point exaucé dans sa prière. – Aux maris, sur la paix qu'ils doivent conserver avec leurs femmes.

1. Mille grâce vous soient rendues pour la bienveillance avec laquelle vous avez accueilli mes discours sur la prière, et pour le bonheur que vous m'avez donné. «Bienheureux, en effet, celui qui parle et que l'on écoute.» (Ec 25,12) C'est là ce dont j'ai été persuadé, non seulement par vos applaudissements et par vos louanges, mais par votre conduite. Tandis que je vous exhortais à ne point prier contre vos ennemis, vous disant qu'en agissant ainsi, nous irritions le Seigneur, nous introduisions des lois contraires aux siennes, puisqu'il a dit : «Priez pour vos ennemis;» (Mt 5,44) au lieu que nous, en priant contre nos ennemis, nous lui demandons de transgresser sa propre loi; tandis que je vous soumettais ces considérations et d'autres semblables, j'ai vu plusieurs d'entre vous se frapper le visage et la poitrine, gémir amèrement, lever leurs mains vers le ciel, implorer le pardon pour de semblables prières. Alors levant, moi aussi, les yeux vers les cieux, j'ai remercié Dieu de la promptitude avec laquelle la parole de la doctrine a porté ses fruits. Telle est la semence spirituelle : elle n'a besoin ni d'années, ni de saisons, ni de jours; qu'elle tombe dans une âme généreuse, et sur-le-champ cette âme se couvre d'épis florissants et parfaitement mûrs. Voilà ce qui s'est produit hier parmi vous : j'avais répandu la parole de la componction, et le gémissement de la confession a germé sur-le-champ, gémissement fécond en richesses et en biens précieux. Si le publicain, pour avoir dit en se frappant la poitrine : «Pardonnez-moi, je ne suis qu'un pécheur;» (Lc 18,13) emporta une justice que n'obtint pas le pharisien; de quelle confiance ne jouirons-nous pas auprès de Dieu, nous qui, en si peu de temps, avons manifesté un tel degré de componction ? Car il n'y a rien de pire qu'un publicain; il est au dernier terme de la perversité, et le Christ le prouvait bien, lui qui citait toujours comme exemple de ce qu'il y avait de pire les courtisanes et les publicains. Le publicain, c'est la violence effrontée, la rapine sans bornes, l'avarice jointe à l'impudence, le trafic en dehors de tout principe, le commerce en dehors de toute pudeur. Eh bien, un homme qui avait vécu dans ce cloaque a pu, avec quelques paroles, effacer ces souillures et obtenir plus qu'il n'avait demandé. Il avait dit, en effet : «Soyez-moi propice, je ne suis qu'un pécheur;» et, non seulement Dieu lui fut propice, mais encore il lui accorda la justice qui n'échut pas au pharisien. Aussi Paul nous parle-t-il «de Celui qui peut nous accorder bien au-dessus de ce que nous demandons et de ce que nous comprenons.» (Ep 3,20) Le pharisien pria, lui aussi : debout dans le temple, il invoqua le Seigneur, il prononça plus de paroles et commença sa prière par des actions de grâce. Comment donc perdit-il les biens qu'il possédait, tandis que le publicain acquit la confiance dont il était privé ? Parce que ce ne fut pas le même genre de prières. Le pharisien ne respirait que jactance, qu'enflure et qu'orgueil; le publicain était plein de droiture et d'humilité. C'est pourquoi celui-ci, qui était chargé d'un poids immense de péchés, fut délivré de ce fardeau et reçut la justice; et celui-là, dont le vaisseau portait une cargaison entière de bonnes œuvres, d'aumônes et de jeûnes, venant à donner contre l'écueil de la vaine gloire et de l'orgueil, fit naufrage dans le port; ce qui fut l'effet, non de la nature de la prière, mais de sa propre volonté.

2. Voyez-vous l'insuffisance de la prière pour le salut, lorsqu'on n'observe pas en priant les lois que le Christ a établies ? Et quelles lois a-t-il établies ? De prier pour nos ennemis et pour ceux qui nous persécutent. Il faut nous y conformer sous peine de périr, comme le prouve l'exemple du pharisien; car si, pour avoir cédé à la vaine gloire, sans prier contre ses ennemis, celui-ci fut si grièvement puni, quel châtiment est réservé à ceux qui dirigent contre leurs ennemis de longues et fréquentes prières ! Que faites-vous, ô hommes ? Vous êtes là pour demander le pardon de vos péchés, et vous remplissez votre âme de haine ! Quoi ! c'est lorsque nous devrions être pénétrés de mansuétude, lorsque nous nous entretenons avec le Seigneur, que nous l'implorons pour nos péchés, que nous demandons pitié, clémence et miséricorde, c'est alors que nous nous irriterions, que nous nous mettrions en fureur, et que le fiel déborderait de nos bouches ! Et comment parviendrions-nous, je vous le demande, à obtenir ce salut, si, avec une attitude de suppliants, nous parlons en insensés et attirons sur nous le courroux du Seigneur ? Vous êtes venus pour guérir votre blessure, et non pour aigrir celle du prochain. C'est le temps de la supplication, le temps de la prière, le temps des gémissements, et non celui de la colère, le temps des larmes et non du ressentiment, de la compassion et non de l'indignation. Pourquoi bouleverser cet ordre, pourquoi vous combattre

vous-même, pourquoi renverser votre propre édifice ? Celui qui prie doit avant toute chose pénétrer son esprit de mansuétude, son âme de modération, son cœur de contrition. Or, celui qui déclame contre ses ennemis, ne saurait jamais en venir là; la colère l'aveugle et il est incapable de s'établir dans les sentiments qu'il doit avoir. Gardons-nous donc de prier contre nos ennemis; éloignons même le souvenir de nos bonnes actions, pour ne pas partager le sort du pharisien. Il est bon de songer à ses péchés, il est bon également d'oublier ses bonnes œuvres. Et pourquoi ? Parce que la pensée de nos bonnes œuvres nous porte à l'orgueil, et que la pensée de nos péchés nous confond et nous humilie; l'une nous plonge dans la négligence, l'autre ranime notre ferveur. Quiconque estime ne rien posséder, déploie plus d'empressement pour acquérir; mais ceux qui croient avoir réalisé de nombreux bénéfices, s'appuient là-dessus pour ne pas se mettre en frais d'acquérir davantage.

3. Ne vous souvenez donc pas de vos bonnes œuvres} afin que Dieu s'en souvienne. «Avouez, est-il écrit, vos péchés le premier, et vous serez justifié. – Je ne me souviendrai pas, est-il dit encore, de vos iniquités; mais vous, ne les oubliez pas.» (Is 43,25-26) Et pourquoi Dieu exauça-t-il si promptement le publicain, tandis qu'Isaac dut le prier et l'implorer pour sa femme, durant vingt années, avant que Dieu exaucât les prières de ce juste ? – car il nous faut vous offrir aujourd'hui les restes de la doctrine d'hier. – Quelle en est donc la raison ? Ce qui arriva au publicain vous montre la miséricorde du Seigneur, qui l'a exaucé si promptement; ce qui est arrivé à Isaac vous montre la patience du serviteur qui a été exaucé si tard, et qui ne se désista jamais de sa prière. Ainsi, êtes-vous pécheur, ne désespérez pas; êtes-vous juste, ne vous enorgueillissez pas. «Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui sont malades.» (Mt 9,12) Le publicain était malade; c'est pour cela que Dieu lui tendit aussitôt la main : Isaac était robuste, et c'est pour cela que Dieu lui laissa le temps de perfectionner sa patience. Mais c'est là un sujet que nous avons surabondamment traité. Il nous faut dire maintenant la raison de la stérilité de sa femme, afin qu'en voyant une vierge devenir mère, vous ne restiez pas incrédules; afin qu'à cette question du Juif : Comment Marie est-elle devenue mère ? vous opposiez celle-ci : Comment Sara, Rébecca, Rachel le sont-elles devenues ? Toutes les fois qu'il doit s'accomplir un grand et admirable mystère, de nombreuses figures le précèdent, de même qu'à l'arrivée du monarque, des soldats prennent les devants, afin que l'on fasse les préparatifs nécessaires pour le recevoir; de même, toutes les fois qu'un mystère extraordinaire doit s'accomplir, des figures précèdent pour nous prémunir contre toute surprise et nous prévenir de l'étrangeté de ce mystère.

Ainsi en fut-il pour la mort du Christ. Jonas parut, et exerça notre esprit. Le monstre le vomit au bout de trois jours, n'ayant pas trouvé en lui la nourriture qui lui convenait. En effet, la nourriture qui convient en propre à la mort, c'est le péché. Là est son origine, là sa force, là aussi son aliment. De même que s'il nous arrive d'avalier à notre insu une pierre, l'estomac fait aussitôt des efforts pour la digérer, et, trouvant là une nourriture étrangère, après avoir exercé toute sa vertu digestive, au lieu de la décomposer, il y consume toute sa force; en sorte qu'il lui est impossible de retenir même sa première nourriture, et qu'il en est réduit à la rejeter en même temps que cette pierre, non sans de vives douleurs; ainsi en fut-il de la mort. Elle engloutit la pierre angulaire et elle ne put en venir à bout; elle y épuisa toute sa vertu, et c'est pourquoi elle rejeta avec cette pierre le reste de sa nourriture, c'est-à-dire l'humanité tout entière; elle ne saurait la retenir jusqu'à la fin. Si donc ces femmes stériles ont précédé, c'est pour assurer à l'enfantement de la Vierge notre foi; et non seulement pour assurer notre foi à cet enfantement, mais, si nous y faisons bien attention, pour que nous y trouvions une figure de la mort elle-même.

4. Ecoutez sérieusement : ce que nous avons à vous dire présente des difficultés; nous nous proposons de vous expliquer comment la stérilité de Sara nous conduit comme par la main à la foi de la résurrection. Et comment nous y conduit-elle ? De même que le sein de Sara, mort naguère, ressuscita par la grâce de Dieu et conçut le corps vivant d'Isaac; de même le Christ ressuscita d'entre les morts par sa propre puissance. Que cette explication ne soit pas forcée, les paroles de Paul vous l'indiquent. Après avoir dit d'Abraham : «Qu'il ne regarda pas comme mort le sein de Sara, qu'il fut confirmé dans la foi, rendant gloire à Dieu, et sachant à n'en pas douter, qu'il est assez puissant pour accomplir ce qu'il a promis,» à savoir, que de deux corps morts il naquit un fils plein de vie; il nous conduit ensuite de cette foi comme par la main à celle qui nous occupe, et il ajoute : «Il n'a pas été écrit seulement à cause de lui que cela lui ait été imputé à justice, mais encore à cause de nous.» Et pourquoi ? «De nous à qui notre foi sera imputée de même, si nous croyons en celui qui a ressuscité Jésus Christ d'entre les morts.» Voici la pensée de l'Apôtre : Dieu a tiré Isaac de deux corps morts; c'est de la même manière qu'il a ressuscité son Fils, mort lui aussi.» (Rom 4,19-24) Voulez-vous

découvrir dans cette stérilité une signification nouvelle ? L'Eglise devait enfanter la multitude des fidèles; afin que vous ne refusiez point de croire à l'enfantement d'un sein stérile et infécond, il y a eu dans l'ordre de la nature une stérilité qui a précédé cette stérilité dans l'ordre de la volonté, et Sara est devenue le type de l'Eglise. Sara, toute stérile qu'elle était, a enfanté dans sa vieillesse; ainsi l'Eglise, stérile également, a enfanté sur la fin des temps. Ecoutez Paul établir cette vérité : «Nous sommes, nous, les fils de la femme libre.» (Gal 4,31) C'est parce que Sara est le type de l'Eglise, elle, la femme libre, que l'Apôtre s'écrie : «Nous sommes, nous, les fils de la femme libre. – Ainsi donc, mes frères, dit-il encore, nous sommes en Isaac les enfants de la promesse.» (Ga 4,28) Qu'est-ce à dire, de la promesse ? De même qu'Isaac ne dut pas sa naissance à la nature, nous ne la devons pas non plus à la nature, mais à la grâce de Dieu. «La Jérusalem d'en haut, avait-il dit est libre, et c'est notre mère;» à savoir l'Eglise. (Gal 4,26) «Vous vous êtes approchés, poursuit-il, de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, de l'Eglise des premiers nés.» (Heb 12,22) Or, si la Jérusalem d'en haut est l'Eglise, Sara étant le type de cette Jérusalem céleste, suivant ces paroles : «Elles sont deux, l'une engendrant pour la servitude, c'est Agar; mais la Jérusalem d'en haut est libre, et c'est notre mère;» (Gal 4,24-26) il s'ensuit évidemment que la Jérusalem d'en haut a pour figure Sara, considérée dans son enfantement et dans sa stérilité.

5. Ces considérations, je le sais, présentent des difficultés; mais, si nous les saisissons, aucune des choses énoncées ne nous échappera. Ce langage ayant un caractère mystérieux et dogmatique, j'aborderai, si vous le voulez, des considérations plus pratiques. Rébecca était stérile; apprenez par là quelle était la chasteté de son mari : il ne la renvoya pas, bien qu'aucune loi ne l'en empêchât; il ne prit point d'autre femme non plus, pour l'adjoindre à la femme libre, ce que font bien des gens sous prétexte de chercher des enfants, et en réalité pour satisfaire leur luxure, renvoyant les unes, en introduisant d'autres. Il y en a qui se laissent dominer par des concubines, et qui infestent les maisons de querelles sans fin. Telle ne fut pas la conduite du patriarche : se bornant à la femme qu'il avait reçue de Dieu, il suppliait le Maître de la nature de briser les liens de la nature, et il évitait tout reproche envers son épouse. Et où voyons-nous qu'il ne lui faisait aucun reproche ? Dans l'Ecriture elle-même. S'il lui eût adressé des reproches, l'Ecriture ne l'aurait point passé sous silence; car elle raconte les vertus des justes et leurs faiblesses tout ensemble : celles-ci, pour que nous les évitions, celles-là, pour que nous les imitions. Lorsque Rachel, sa bru, se plaignait à son fils, et que celui-ci la reprenait, l'Ecriture nous rapporte ces deux choses sans en cacher aucune. Rachel dit : «Donne-moi des enfants, sinon je mourrai.» (Gen 30,1-2) Que répond Jacob ? Est-ce que je suis Dieu, et est-ce moi qui t'ai rendue stérile ? «Donne-moi des enfants,» demande bien indigne d'une femme, autant qu'absurde. Vous dites à votre mari : «Donne-moi des enfants,» et vous ne songez pas au Maître de la nature ! C'est pourquoi le patriarche, en lui répondant avec aigreur, lui fit voir l'absurdité de sa demande, et lui montra à qui elle devait s'adresser. Mais il n'en est pas de même ici; Isaac ne dit rien de pareil, et Rébecca ne lui fit entendre aucune lamentation, aucune plainte. Ici nous trouvons une leçon de chasteté et de foi : la prière qu'Isaac offre à Dieu nous indique sa foi; son attention à garder sa femme, met en évidence sa chasteté; l'absence de tout reproche de sa part et sa confiance font ressortir sa patience, sa philosophie, sa parfaite considération et sa tendresse envers son épouse. Il n'imita pas ce grand nombre d'insensés qui, aujourd'hui, en de semblables conjonctures, recourent à des enchantements et à des sortilèges; laissant de côté ces pratiques superflues, absurdes, pernicieuses et mortelles à l'âme, dédaignant toutes les ressources humaines, ce fut au Seigneur de la nature, à celui qui seul pouvait y porter remède, qu'il eut recours.

6. Ecoutez ceci, ô hommes, instruisez-vous, ô femmes; imitons tous ce juste. Que la femme n'estime rien plus que son mari, que rien ne soit plus cher à l'homme que sa femme; voilà le secret de notre félicité à tous : la bonne harmonie entre l'épouse et son époux; voilà le secret de la paix du monde. Les fondements ébranlés, l'édifice tout entier tombe en ruines; la dissension introduite dans le mariage, notre existence entière est bouleversée. Voyez, en effet : le monde se compose de cités, la cité de maisons, les maisons d'hommes et de femmes. Si donc la guerre s'introduit entre les hommes et les femmes, elle s'introduit par cela même dans les maisons; les maisons étant livrées au désordre, les cités elles-mêmes se soulèvent; les cités étant divisées, la terre entière est nécessairement en proie au tumulte, à la guerre, aux combats. C'est pour cette raison que Dieu s'est occupé de ce point avec la plus grande sollicitude; c'est pour cette raison qu'il ne permet pas de renvoyer une épouse, si ce n'est pour crime de fornication. Et si elle est prompte à l'injure, objectera-t-on, si elle est prodigue, si elle aime le luxe, et si elle est couverte d'une infinité d'autres défauts ? – Supportez tout avec patience, et, loin de la renvoyer à cause de ses défauts, corrigez-la par vos leçons. Si vous

tenez la place de la tête, c'est pour que vous sachiez porter remède au reste du corps. Pour notre corps, de quelques blessures qu'il soit criblé, nous n'en retranchons pas la tête. Ne vous séparez donc pas de votre femme, une femme tenant pour nom la place du corps. De là ce mot de Paul : «Les hommes doivent aimer leurs femmes comme leur corps.» (Ep 5,28) Les femmes sont tenues à la même obligation envers nous : Aimez donc votre mari comme votre tête, ô femme; le respect que vous avez pour elle, ayez-le pour votre mari. Ce n'est pas sans raison que nous attachons à ce point tant d'importance; je sais quels biens produit l'absence de toute division entre une femme et son mari; je sais de quels maux est le principe la division, quand elle vient à régner entre l'un et l'autre : alors ni la fortune, ni le nombre et la qualité des enfants, ni les charges, ni la puissance, ni la gloire, ni les honneurs; ni les plaisirs, ni l'opulence, ni aucune autre félicité ne sauraient rendre la joie à l'homme et à la femme, quand ils sont en lutte l'un avec l'autre.

7. Occupons-nous de ce point plus que de tous les autres. Votre femme a-t-elle des défauts, faites ce que fit Isaac, priez le Seigneur. Si, par sa persévérance dans la prière, Isaac vint à bout de l'impuissance de la nature, à plus forte raison parviendrons-nous à réformer les défauts de la volonté, en priant Dieu avec assiduité. Lorsque Dieu vous verra pratiquer la patience pour observer sa loi et supporter courageusement les défauts de votre épouse, il vous assistera dans vos efforts pour l'éclairer et vous donnera le prix de votre persévérance. «Savez-vous, ô homme, dit l'Apôtre, si vous ne sauverez pas votre femme ? Savez-vous, ô femme, si vous ne sauverez pas votre mari ?» (I Cor 7,16) Comme s'il disait : Ne perdez ni courage, ni espérance; elle peut être sauvée, et si elle ne se corrige pas, la récompense de votre patience ne sera point perdue; si au contraire vous la renvoyez, le premier vous voilà prévaricateur, transgressant la loi de Dieu et devenant à ses yeux coupable d'adultère : «Quiconque, nous dit-il, renverra sa femme, hormis le cas de fornication, se rend coupable d'adultère.» (Mt 5,32) Souvent vous en prendrez une plus fâcheuse encore, en sorte que vous aurez commis le péché sans trouver le repos. Si vous en rencontrez une meilleure, elle ne saurait vous procurer un bonheur sans mélange, l'abandon de la première vous étant imputé comme un adultère, puisque c'est un adultère que de renvoyer sa première femme. Quand donc vous verrez survenir quelque difficulté, soit dans le mariage, soit dans toute autre circonstance, priez le Seigneur, c'est là le meilleur et l'unique moyen de remédier aux maux qui nous assaillent; car c'est une arme bien puissante que la prière, je vous l'ai dit bien souvent, je vous le dis encore et je ne cesserai de vous le répéter. Quand même vous seriez pécheur, jetez les yeux sur le publicain; il ne fut pas repoussé, et une infinité de fautes lui furent pardonnées.

Voulez-vous savoir quelle est la vertu de la prière ? L'amitié avec Dieu a moins de puissance. Ce n'est pas là mon langage; je n'oserais pas m'appuyer en pareille matière sur mon propre sentiment : écoutez l'Ecriture vous montrant que ce que l'amitié n'obtient pas, est obtenu par la prière : «Quel est celui d'entre vous, dit-elle, qui, ayant un ami et venant le trouver, lui dira : Mon ami, prêtez-moi trois pains ? Si celui-ci lui répond en ces termes : Ma porte est fermée, mes enfants sont au lit, ne me dérangez pas; je vous le dis, il lui refuse ces pains malgré son titre d'ami, mais il lui donnera tout ce dont il aura besoin, à cause de son importunité.» (Lc 11,5-8) Voyez-vous comment ce que n'avait point obtenu l'amitié, est obtenu par la persévérance ? Comme c'est un ami qui demande, pour que vous ne soyez point tentés d'attribuer à ce titre l'heureuse issue de la demande. Le Sauveur ajoute : «S'il refuse ces pains malgré son titre d'ami, il les lui donnera à cause de son importunité.» Encore que l'amitié n'ait point réussi, la persévérance, dit-il, la persévérance fera ce que l'amitié n'a pu faire. En la personne de qui cela s'est-il accompli ? Dans la personne du publicain. Il n'était point ami de Dieu, et il l'est devenu; par conséquent, seriez-vous son ennemi, la persévérance vous rendra son ami. Voyez encore la Syro-phénicienne, et écoutez ce qu'on lui dit : «Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.» (Mt 15,26) Et pourquoi le Sauveur l'a-t-il fait, si cette action est mauvaise ? Elle est devenue bonne, grâce à la persévérance de la femme, preuve que ce dont nous sommes indignes, nous en devenons dignes par la persévérance dans la prière.

8. Je parle ainsi pour que vous ne disiez pas : Je suis pécheur, je n'ai aucun motif de confiance, je ne saurais prier. Il a des motifs de confiance, celui qui croit n'en avoir pas; de même que celui qui pense en avoir, les a complètement perdus, tel le pharisien; tandis que celui qui se regarde comme le dernier des hommes et sans titre aucun, est exaucé de préférence, tel le publicain. Que d'exemples vous avez ! La Syro-phénicienne, le publicain, le larron sur la croix, l'ami qui, dans la parabole, demande les trois pains, et qui les obtient, grâce, non à sa qualité d'ami, mais à sa persévérance. Si chacun de ceux-là eût dit : Je ne suis

qu'un pécheur, voué à la confusion; je ne saurais pour cela m'approcher, il n'en eût retiré aucun avantage; mais, ayant tous considéré les richesses de la miséricorde de Dieu, et non la grandeur de leurs prévarications, ils ont pris confiance et hardiesse, tout pécheurs qu'ils étaient; ils ont demandé au delà de ce dont ils étaient dignes, et ils ont tous obtenu ce qu'ils ont désiré. Toutes ces choses, gravons-les et conservons-les dans notre mémoire; prions sans cesse, pleins de vigilance, de confiance, de bon espoir et de ferveur. L'ardeur avec laquelle d'autres prient contre leurs ennemis, mettons-la, nous, à prier pour nos ennemis et pour nos frères, et nous obtiendrons à coup sûr tout ce qui nous est utile; car celui qui nous le donne est généreux, et nous désirons moins le recevoir qu'il ne désire nous le donner. Instruits de ces vérités, eussions-nous roulé jusqu'au plus profond abîme de l'iniquité, ne désespérons pas de notre salut et présentons-nous avec bon espoir, persuadés intimement que nos prières seront exaucées si elles sont conformes aux lois que Dieu nous a prescrites. «A celui qui peut tout faire, d'une manière bien supérieure à ce que nous demandons et à ce que nous comprenons,» (Ep 3,20) au Christ, notre Dieu et souverain de l'univers, appartient toute gloire, tout honneur et toute adoration, ainsi qu'au Père, qui est sans principe et à l'Esprit, source de sainteté et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.